



HAL
open science

Jeux de miroirs français sur l'ailleurs nord-américain : fiction, théâtre et poésie (1770-1805)

Thibaut Julian

► **To cite this version:**

Thibaut Julian. Jeux de miroirs français sur l'ailleurs nord-américain : fiction, théâtre et poésie (1770-1805). Sébastien Côté; Pierre Frantz; Sophie Marchand. Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIIIe siècle, Presses de l'Université Laval, pp.183-203, 2022, L'Archives littéraire au Québec, 978-2-7637-4893-1. hal-04224082

HAL Id: hal-04224082

<https://hal.science/hal-04224082>

Submitted on 1 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeux de miroirs français sur l'ailleurs nord-américain : fiction, théâtre et poésie (1770-1805)

Thibaut JULIAN

Université Lumière Lyon2 (IHRIM) / EHESS (Crh)

« Les Européens au Nouveau Monde, quel livre à faire ! », songe Mercier au détour d'une note de *L'An 2440*¹. Suite au Traité de Paris (février 1763), la Nouvelle-France, bornée à l'Est par les futurs États-Unis, est partagée entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. Dès lors, l'ancien espace colonial, qui s'étendait « de l'Acadie et du Canada à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi² » et dont Chateaubriand regrettera la perte, se dilue pour les Français dans un imaginaire nord-américain remodelé par l'actualité militaire et diplomatique. Cet intérêt croît sensiblement avec la participation de la France au côté des *Insurgents*, une décision qui découle du traité d'amitié et de commerce de février 1778, jusqu'à la reconnaissance par la Grande-Bretagne de l'indépendance de ses treize colonies en septembre 1783.

Durant les deux décennies qui précèdent la Révolution, les connaissances françaises sur l'Amérique septentrionale s'accroissent grâce à trois sources principales³ : l'*Histoire des deux Indes* dirigée par l'abbé Raynal a un retentissement considérable malgré la censure – aux trois éditions originelles (1770, 1774 et 1780) s'ajoutent des rééditions et près de cinquante contrefaçons inondant le marché de la littérature semi-clandestine – ; parallèlement se répandent des gazettes et de nouvelles relations de voyage fournissant des détails sur les Autochtones, comme le *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique Septentrionale* de Jonathan Carver traduit en 1784, année où paraissent aussi en France les *Lettres d'un cultivateur américain* de St John de Crèvecoeur, ou encore les *Voyages de M. le Marquis de Chastellux dans l'Amérique Septentrionale dans les années 1780, 1781 et 1782* (publiés en 1786), puis, durant la Révolution, ceux de Bartram, de Grasset de Saint-Sauveur, Moreau de Saint-Méry ou

¹ Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, [1771] 1999, p. 130.

² François de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1989, p. 499. Voir, de même, l'incipit du prologue d'*Atala*, 1999, p. 23. Pour un aperçu détaillé de l'histoire et des cartes de ces différentes provinces, on consultera le portail de la Nouvelle-France en ligne : <<https://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Nouvelle-France>>

³ Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, 1968, *passim*.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

La Rochefoucauld-Liancourt. Il faut enfin compter avec la diffusion des biographies et ouvrages consacrés aux trois Américains les plus célèbres : George Washington, Benjamin Franklin et Thomas Payne, ces deux derniers devenant des célébrités visibles durant leur séjour à Paris⁴.

Dans les fictions de cette époque, il n'est pas de rêverie sur les terres et les habitants « sauvages » ou « civilisés » d'Amérique du Nord sans projection des fantasmes et des regards français. Narrations et descriptions comportent des appréciations obliques où se mêlent fascination et distance, admiration et ironie, comme dans ces vers légers de Castéra :

J'errai longtemps dans la vaste Amérique ;
J'étudiai le caractère unique
Des fils de Penn et de la liberté,
Peuple dévot, bizarre et pacifique,
Fou de la Bible et de l'égalité⁵.

De moins en moins canadien, l'ailleurs américain permet donc de penser en miroir les mœurs et le temps présent. L'on propose ici d'analyser le fonctionnement réflexif de cette relation grâce à un corpus fictionnel varié, restreint aux « ouvrages de pure imagination » entre 1770 (année où Mercier écrit son uchronie *L'An 2440*) et 1805 (date de l'édition *ne varietur* couplée d'*Atala* et *René* de Chateaubriand). Cet intervalle qui englobe l'arc formé par les deux grandes révolutions occidentales de la fin du XVIII^e siècle permet de cerner des évolutions dans la perception et les fonctions de cet espace exotique particulier.

De la rêverie à la critique

L'imaginaire nord-américain s'exprime principalement dans notre corpus suivant trois régimes ayant une inégale portée idéologique. Comme nous le verrons après les avoir détaillées, ces catégories non exclusives peuvent fluctuer et s'imbriquer en fonction des jeux de discours ainsi que des codes énonciatif et générique utilisés.

1) Le dépaysement pittoresque apparaît à un premier niveau comme un régime idéologiquement neutre, où prime l'altérité par rapport à l'univers de référence commun aux pôles de production et de réception (la France). À mesure que les thématiques des sujets explorent la « couleur locale » dans le temps et l'espace, décors et costumes

⁴ Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, 2014, p. 87-95 (sur Franklin) et p. 265-280 (sur Washington).

⁵ Jean-Henri Castéra, *Les Baisers de Zizi*, 1786, p. 13.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

« exotiques⁶ » se développent au théâtre grâce aux réformes amorcées par Lekain et M^{lle} Clairon au Théâtre-Français et les Favart à l'Opéra-Comique. Toutefois ce mouvement n'est pas spécifique au corpus américain : tous les cadres exotiques en profitent, à l'image des toiles luxuriantes de Madagascar dans *Élisca ou l'amour maternel* (1799), drame lyrique de Favières et Grétry⁷. Dès 1767, Billardon de Sauvigny choisit les chutes du Niagara comme décor de sa tragédie *Hirza ou les Illinois*, jouée à la Comédie-Française, de même que l'Ohio « tombe avec bruit d'une cascade effrayante » au deuxième acte de l'« opéra national » *Les Sauvages civilisés ou le roi bienfaisant* (1789), qui requiert de surcroît un pont de lianes, des pirogues, une cabane sur un rocher et « près de l'avant-scène, une statue d'*Areski*, le Mars des Amériques, sur un piédestal orné de pelleteries⁸ ». Les didascalies donnent un accès aux représentations imaginaires des auteurs et orientent la sympathie du public à venir. Dans ce même opéra, le lecteur-spectateur peut éprouver la bonté des « guerriers Chérokis nus » en armes, seulement couverts de « ceintures de palmes », contrastant avec la fourberie des féroces Osages qui « portent d'énormes casse-têtes ; leurs cheveux peints en rouge sont entrelacés de plumes jaunes & noires. Des serpents et des peaux de tigres leur servent de ceintures-carquois, d'écorce d'arbre, arcs et boucliers⁹ » [*sic*]. Ces éléments textuels convertis en signifiants visibles pour la scène participent ainsi de la valeur politico-morale de la pièce (voir *infra*).

2) Le régime épideictique est ambivalent. D'une part, l'ailleurs américain offre un lieu d'éloge pour la France et ses valeurs partagées ou combattues. Dans les œuvres consacrées à la guerre d'indépendance, en particulier dans la poésie de circonstance, l'anglophobie se répand au profit de la célébration de l'amitié franco-américaine et de l'exploitation d'un stéréotype promis à un bel avenir : celui de la France comme patrie de la liberté. Chavanne de la Giraudière salue l'accueil favorable réservé par le roi à l'alliance contre les Léopards : « La France aux opprimés fut toujours favorable ; / Elle

⁶ Alain Rey (dir.), « Exotique », *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992, p. 761 : « le mot n'est usuel qu'à partir du XVIII^e siècle ; il s'applique à ce qui n'appartient pas à la civilisation de la personne qui parle, à ce qui vient de pays lointains. » Le dérivé « exotisme » n'apparaît qu'en 1845.

⁷ Les toiles de fond des trois actes sont numérisées sur Gallica : <<https://gallica.bnf.fr/services/engine/search/sru?operation=searchRetrieve&version=1.2&query=%28dc.title%20all%20%22Elisca%20ou%20l%27amour%20maternel%22%29&keywords=Elisca%20ou%20l%27amour%20maternel&suggest=1#resultat-id-3>>.

⁸ [Anonyme], *Les Sauvages civilisés ou le Roi bienfaisant*, 1789, acte II, p. 18.

⁹ *Ibid.*, acte I, sc. 2, p. 10, et acte II, sc. 4, p. 23.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

eut toujours pour eux une main secourable¹⁰ ». Si Washington est tour à tour comparé à Hercule, Thésée, Ulysse, modèles héroïques intrinsèquement occidentaux, les Anglais tyranniques sont rapprochés des sultans sanguinaires¹¹. Au théâtre, un même écart axiologique apparaît dans la série de pièces consacrée au jeune soldat Asgill, fait prisonnier par les Américains en représailles à l'assassinat du capitaine Huddy par les Anglais. Il sera gracié sur intervention de Vergennes auprès de Washington et du Congrès américain. L'anecdote exploite un fait d'actualité connu : les lettres de Lady Asgill au roi de France, publiées dans le *Mercure*, avaient ému l'opinion, jusqu'à la reine Marie-Antoinette. Dans le sillage d'un roman de Mayer, *Asgill ou Les Désordres des guerres civiles*, suivent le drame *Abdir* de Billardon de Sauvigny (créé en 1785), ainsi qu'un drame non représenté du peintre Le Barbier le Jeune, puis une pièce de Marsollier et Dalayrac réécrite durant la Révolution¹². Dans celle de Le Barbier, une paysanne de Virginie s'enthousiasme devant la délégation française conduite par La Fayette : « Mon fils, ils vont paraître, tu vas les voir ces braves et généreux défenseurs de notre liberté, de nos biens et de nos asiles¹³... ». Washington embrasse ses alliés, les deux armées fraternisent et boivent à la santé de Louis XVI, tandis que le général français jure à ses amis : « nous braverons mille fois la mort plutôt que de renoncer au bonheur d'assurer votre liberté¹⁴. » Le patriotisme flatte l'honneur français dans une période où la noblesse et l'armée en perdent le monopole au profit de la nation dans son ensemble.

3) L'envers critique : l'ailleurs américain sert aussi de lieu de fuite synonyme de rachat et de recommencement, selon le paradigme fécond de *Manon Lescaut*. Ce repoussoir révèle une insatisfaction éprouvée par les personnages (niveau fictionnel direct), que peuvent partager auteurs et lecteurs-spectateurs (niveau social spéculaire). Lieu de fantasme, cet imaginaire primitif généralement déceptif – tenu en échec ou non

¹⁰ Chavanne de la Giraudière, *L'Amérique délivrée*, 1782, t. III, p. 34.

¹¹ *Ibid.*, II, p. 14 : « Jamais dans le Sérail, un Sultan sanguinaire / Ne fit parler plus haut le pouvoir arbitraire, / Et jamais à Médine un Calife absolu / Ne dit plus clairement, mourez : je l'ai voulu. / A peine d'Albion le barbare langage / De l'Amérique en pleurs parvint-il au rivage, / Que les peuples unis, par des nœuds mutuels, / Prépèrent la mort à des fers éternels. »

¹² Benoît Joseph Marsollier des Vivetières et Nicolas Dalayrac, *Asgill ou le Prisonnier de guerre*, 1793 ; *Arnill ou le Prisonnier américain*, 1797. Ces pièces alimentent la vogue des « pièces à sauvetage » liée à l'angoisse de la prison et de la mort durant la Révolution. Chateaubriand insère aussi le souvenir de la complainte d'*Asgill*, chantée par une quakeresse de Philadelphie lors de son séjour en 1791, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 471.

¹³ J. L. Le Barbier, *Asgill*, 1782, acte II, sc. 6, p. 35.

¹⁴ *Ibid.*, p. 37.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

réalisé – façonne aussi bien le projet d'épopée *L'Amérique* d'André Chénier que la première tragédie nationale de son frère, qui ouvre la Révolution. Centrée sur le basculement vers le massacre de la Saint-Barthélemy, *Charles IX ou l'École des rois* ne se prêtait pas au sujet, mais l'Amiral de Coligny tente de détourner le roi de ses desseins belliqueux en lui vantant les bienfaits d'une expansion outre-Atlantique : « Ce vaste continent qu'environnent les mers / Va tout à coup changer l'Europe et l'univers. / Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique / De nouveaux intérêts, une autre politique¹⁵. » Le libéralisme s'oppose au fanatisme qui forme le moteur tragique de la pièce : à la France sombrant dans la barbarie est opposée une terre ouverte, sauvage, mais promise à la civilisation. On retrouve une utilisation comparable en 1800 dans la tragédie de Carrion-Nisas *Montmorenci*, autre sujet situé en période de guerre civile, au temps de la Fronde. Dans sa prison, le duc, futur martyr du despotisme de Louis XIII et Richelieu, envisage un temps de s'exiler avec sa femme dans une Amérique propice à la vertu :

Fuyons. Mais c'est trop peu que de quitter la France ;
Entre l'Europe et nous mettons les vastes mers.
Allons chercher la paix dans un autre univers,
Dans ce monde qui sort des mains de la nature,
Où la foi des serments règne encore sainte et pure,
Où des peuples vieillissent les fléaux corrupteurs
N'ont point encore flétri l'innocence des mœurs :
Là mon cœur oubliera dans une paix profonde
Les folles passions, tyrans d'un autre monde :
A lui-même rendu, c'est là que votre époux
Vivra pour la vertu, pour le ciel et pour vous¹⁶.

C'est la même liberté critique encore teintée de rousseauisme qu'éprouve Chateaubriand, telle qu'il la rapporte, avant sa conversion religieuse, dans le chapitre « Nuit chez les sauvages de l'Amérique » de *l'Essai sur les révolutions* (1797) : « Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors les charmes de cette indépendance de la nature [...], moi-même agrandi et exalté, je contemplais d'un œil de géant le reste de ma race dégénérée¹⁷. » Œuvre d'un exilé meurtri par la Révolution, *Atala* est d'abord conçue comme « l'épopée de l'homme de la nature¹⁸. »

¹⁵ Marie-Joseph Chénier, *Charles IX ou l'École des rois*, 2002, acte II, sc. 3, p. 106. En note, l'auteur rappelle que Coligny « fut le premier qui envoya une colonie française dans le nord de l'Amérique. »

¹⁶ Henri Carrion-Nisas, *Montmorenci*, 1803, p. 62-63.

¹⁷ François Chateaubriand, *Atala / René*, 1999, p. 198.

¹⁸ *Ibid.*, p. 140. Or la préface de la première édition d'*Atala*, en 1801, marque un écart avec Rousseau et le primitivisme, et rectifie le projet initial en insistant sur « les avantages de la vie sociale, sur la vie sauvage » (p. 143-144). C'est que la conversion de Chateaubriand en 1799, suite à la mort de sa mère et

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Ces régimes idéologico-fictionnels doivent maintenant être reliés pour que l'on puisse percevoir les effets que produisent leurs interactions ainsi que leur dialogue avec l'histoire et le contexte social contemporain.

Réversibilité du Sauvage et du Barbare : le prisme du théâtre

Depuis la controverse de Valladolid au milieu du XVI^e siècle, la relativité de la notion de barbarie travaille l'Occident, comme en témoigne le chapitre « Des Cannibales » des *Essais*. Fort de ses lectures et de sa rencontre à Rouen d'indigènes du Brésil, Montaigne concluait qu'« il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage¹⁹ ». Le siècle des Lumières approfondit le mouvement initié par l'Humanisme, et creuse le paradoxe. Dans l'édition *princeps* (mais la phrase disparaît ensuite), Raynal glisse au seuil de l'*Histoire des deux Indes* : « Il n'y a que deux jours que l'Europe était sauvage ; à bien des égards, elle est encore barbare²⁰ ». Benjamin Franklin témoigne également de la civilité des Amérindiens dans ses *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale*, traduites en français en 1784, qui s'ouvrent par cette note relativiste rappelant Montaigne : « Nous les appelons Sauvages parce que leurs Mœurs différent des nôtres, et que nous regardons nos Mœurs comme la Perfection de la Politesse ; ils ont précisément la même Opinion des leurs²¹. » Leurs mœurs lui paraissent plus sages que celles des Occidentaux, irrespectueux des croyances d'autrui, cupides et inhospitaliers, et Franklin de conclure : « C'est une Chose digne de Remarque, que dans tous les Pays et dans tous les Siècles l'Hospitalité ait été reconnue pour la Vertu de ceux que les Nations civilisées ont jugé à propos d'appeler *Barbares*²². » Le barbare n'est pas le Sauvage, mais le civilisé agressif et rebelle, comme les distingue Michel Foucault :

Le barbare, à la différence du sauvage, ne repose pas sur un fond de nature auquel il appartient. Il ne surgit que sur un fond de civilisation, contre lequel il vient se heurter. [...] le sauvage, vous savez, est toujours bon. [...] Le barbare, en revanche, ne peut pas ne pas être mauvais et méchant, même si on lui connaît des qualités. Il ne peut être que plein d'arrogance et inhumain,

de sa sœur Julie, change l'orientation d'*Atala* et de *René*, intégrés dans l'œuvre apologétique du *Génie du christianisme*.

¹⁹ Montaigne, *Essais*, 1962, liv. I, ch. 31, p. 203.

²⁰ Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 1773, t. I, liv. I, p. 3.

²¹ Benjamin Franklin, *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale*, 1784, p. 3.

²² *Ibid.*, p. 15. L'auteur fait référence aux Scythes, aux Sarrasins et aux Arabes du désert, ainsi qu'aux Maltais selon saint Paul.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

puisqu'il n'est pas justement l'homme de l'échange et de la nature ; il est l'homme de l'histoire, il est l'homme du pillage et de l'incendie, il est l'homme de la domination²³.

Le théâtre de la fin du XVIII^e siècle réfléchit cette réversibilité sous plusieurs angles. Trois exemples permettent d'en mesurer le processus, lequel n'est pas altéré par les écarts génériques (tragédie / comédie / mélodrame). Ce dernier trahit une évolution historique dans laquelle on peut déceler un doute : la critique relativiste des mœurs conduit même en effet à une distance croissante par rapport aux valeurs françaises.

Dans *Hirza ou Les Illinois*, tragédie qui eut 24 représentations à la Comédie-Française entre 1767 et 1770 (puis 3 en 1780, enfin 2 en 1791²⁴), Sauvigny fait contraster « les mœurs des Sauvages avec celles du peuple le plus policé de l'Europe » et utilise pour cela « deux hommes de chaque Nation ; l'un a les vertus, l'autre les vices de son pays », voulant, « en déployant leurs caractères, faire marcher de front ces quatre personnages²⁵. » Deux couples de personnages masculins sont donc construits, à géométrie variable, selon que l'on considère l'origine ou la génération. Dans le camp des « Sauvages » figurent Oukéa, chef du conseil des vieillards, et Hiaskar, guerrier généreux et rebelle qui refuse le joug inique des Européens. Côté français, Monréal père et fils se croyaient à jamais séparés, mais leur reconnaissance a des suites funestes : tandis que son père était aux fers depuis cinq ans sur ordre de Fontalbar, le jeune Monréal, amant d'Hirza et traître à la patrie, a combattu pour les Illinois qui doivent « Braver au même instant l'Algonkin, le Huron, / Et l'Iroquois farouche, et Québec et Boston²⁶ ! » Promu général après la mort de Fontalbar, Monréal père paraît à la fin du 2^e acte, présentant le calumet de la paix au nom du roi de France protecteur. Les retrouvailles au centre de la pièce (III, 3) nouent un conflit de valeurs entre le patriotisme de l'honneur et de la fidélité au roi chrétien, et un « amour insensé », une « funeste flamme ». Soit Monréal est tué pour trahison par son père, soit ce sont des dizaines de prisonniers français retenus en otages par les Illinois. Intervient alors un premier renversement quand on découvre que c'est Monréal père qui a tué le père d'Hirza, chef des Illinois, et qui devra donc le payer de sa vie. Hirza est déchirée entre devoir et nature vis-à-vis de son amant : « Il me faut, renonçant au plus tendre lien, /

²³ Michel Foucault, « *Il faut défendre la société* ». Cours au Collège de France, 1976, 1997, p. 174-175.

²⁴ D'après le *Projet des registres de la Comédie-Française* [en ligne] : <https://www.cfregisters.org/fr>

²⁵ Edme-Louis Billardon de Sauvigny, *Hirza*, 1767, p. II.

²⁶ *Ibid.*, acte I, sc. 1, p. 12.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Quand il venge mon père, assassiner le sien²⁷. » Or le dénouement sera plus cruel encore, puisque le fils offre de se sacrifier à la place de son père. Incapable d'immoler l'ingrat qu'elle aime, Hirza se suicide, et son amant, désespéré, sur le point de la rejoindre, est rappelé à l'ordre par son père :

Songe que ton devoir est d'aimer ta patrie,
De lui sacrifier ton amour et ta vie.
Tu vainquis une fois, en osant la trahir ;
Ne t'en souviens jamais que pour la mieux servir ;
Conserve cet espoir : et si tu fus rebelle,
Tu peux si bien mourir en combattant pour elle²⁸ !

Sauvigny participe au renouveau patriotique qui suit la guerre de Sept Ans dans la lignée du *Siège de Calais* de De Belloy²⁹. Le sacrifice familial suspendu transpose au pays des Illinois celui d'Aurèle, fils d'Eustache de Saint-Pierre dans la tragédie nationale qui fut un événement théâtral et politique en 1765. L'éloignement dans l'espace n'ôte en rien la marque de l'histoire présente en arrière-plan, et l'on souscrit à l'analyse de Jean-Pierre Perchellet qui insiste sur la parenté des discours en-deçà des différenciations thématiques : « Ce que la tragédie historique ou exotique consacre, c'est bien le triomphe du bourgeois qui devient le centre du monde moderne³⁰. »

C'est une intrigue proche, quoique distincte par son genre et sa tonalité, qui informe *Le Français en Huronie*, comédie de Dumaniant. Ses deux versions de 1778 et 1787 offrent un contraste piquant entre le discours fermé, xénophobe tenu par le valet Frontin, et le discours ouvert, humaniste de son maître Valcour, séduit par la Huronne Zamire. Frontin est le type du valet ridicule, à la fois snob et poltron, petit-maître pas corrigé atteint non d'anti-provincialisme (comme son modèle chez Marivaux³¹), mais d'anti-primitivisme, accumulant les clichés sur les Hurons anthropophages :

Quittons des lieux à nos vœux si contraires,
Où nous ferions, je crois, assez mal nos affaires ;
Où l'on estime peu l'esprit et les talents,
Où le mérite seul est de courir les champs,
De traverser les lacs, de gravir les montagnes,
Où l'on ne fait l'amour qu'au milieu des campagnes,
Parmi le froid, la neige, entouré d'animaux,
Tous moins cruels encor que messieurs vos rivaux,
Gens fort mal éduqués, qui par galanterie,
Avant de s'expliquer nous arrachent la vie,

²⁷ *Ibid.*, acte IV, sc. 2, p. 57.

²⁸ *Ibid.*, acte V, sc. 5, p. 78.

²⁹ Pierre-Laurent De Belloy, *Le Siège de Calais*, 2014.

³⁰ Jean-Pierre Perchellet, *L'Héritage classique : la tragédie entre 1680 et 1814*, 2004, p. 312.

³¹ Cf. Marivaux, *Le Petit-Maître corrigé*, 1968, p. 160-213.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Qui nous ayant hachés comme chair à pâtés,
Dans nos crânes après boivent à nos santés³².

Confronté au Sauvage furieux, le valet se fait fort d'offrir sa bourse pour conserver la vie et ainsi échapper au cannibalisme dans des vers qui ne manquent pas de sel : « Renvoyez-moi tout nu, mais laissez-moi la peau³³ ». Son maître, à l'inverse, est converti par amour à la « pensée sauvage ». Sa passion partagée pour Zamire est telle qu'il refuse de quitter la Huronie pour regagner la France. Toutefois, son ami Dorval – qui, dans la version initiale, partage avec Frontin la peur d'être dévoré³⁴ – soutient que son oncle approuvera l'union des amants, et le couple uni embarquera finalement avec le père de Zamire pour aller vivre dans l'Ancien Monde dans une harmonie garantie par le séjour au Nouveau : « Viens, et par les deux nœuds d'une union si pure, / Réunissons l'amour, l'amitié, la nature », rêve Valcour (v. 639-640). Frontin exulte alors à l'idée du retour vers ce qui constitue à ses yeux la seule civilisation qui soit, loin d'un *locus horribilis* ironiquement congédié dans les derniers vers de la pièce, qui sont aussi une adresse indirecte au public :

Et pour comble de biens nous quitterons ces lieux.
Bois, séjours de la peur, vous rochers sourcilleux,
Je vous tire à jamais mon humble révérence.
Nous allons au bonheur, nous retournons en France. (v. 649-652)

Considérons de plus près les variations entre la version initiale et sa réécriture neuf ans plus tard. D'abord située dans un bois près de Québec (1778), la comédie se joue toujours dans un bois mais les Français sont désormais implantés dans un camp à Boston. Alors que le Sauvage disparaissait sans que l'on sache son devenir (sans doute trouvait-il la mort hors scène ?), la pièce représentée au Palais-Royal en 1787 voit s'affronter les deux rivaux. C'est l'occasion d'un tableau-comble où Zamire sépare les deux mâles pour mieux les réunir dans l'alliance contre l'ennemi britannique commun, écho direct à la guerre de Sept Ans et à l'anglophobie qui en découle³⁵ – l'on comprend au passage que c'est grâce à la France que les Hurons sont (restés) libres :

³² Antoine-Jean Bourlin dit Dumaniant, *Le Français en Huronie*, 1787, acte I, sc. 2, v. 37-48. Variante des deux derniers vers dans la première édition (1778) : « Et d'en faire un trophée aux yeux de leurs tendrons, / Qui croquent les Français comme nous des chapons. »

³³ *Ibid.*, v. 279 (version de 1787).

³⁴ *Ibid.*, version de 1778, acte I, sc. 2, v. 204-206 : « [Je] t'abandonnerais sans secours, sans appui ; / Au milieu des déserts et parmi des Sauvages / Altérés de ton sang, cruels anthropophages. »

³⁵ Josephine Grieder, *Anglomania in France, 1740-1789. Fact, Fiction and political Discourse*, 1985; Edmond Dziembowski, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept Ans*, 1998.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Dans les champs de la gloire un plus pressant danger
Demande en cet instant ton bras et ta vaillance. [...]
Au Sauvage.
Et toi, brave guerrier, allié des Français,
Tu leur dois ta valeur contre ces fiers Anglais :
Désunis par l'amour, que l'honneur vous rassemble.
Il vous parle : volez et triomphez ensemble³⁶.

Valcour sauve la vie de son rival contre les Anglais ; à leur retour en scène, ils se répandent en éloges mutuels et la main de Zamire revient au vaillant Français, avec la bénédiction du Sauvage :

Il a dompté la haine en me sauvant la vie,
Je dompte mon amour, j'éteins ma jalousie. [...]
Tu m'apprends des vertus, ta grande âme m'éclaire ;
Sois mon ami, Valcour, & mon guide, & mon frère. (v. 533-538)

Le conflit s'est sublimé dans la fraternité généreuse, le devoir de l'humanité a pris le pas sur l'égoïsme passionnel. On en oublie le sort de cette Huronie imaginaire, qui semble ici préservée de la domination anglaise. Au contact de la « nature », le Sauvage devient civilisé et l'Européen redevient pur : la pièce présente un cercle vertueux emblématique du processus de civilisation.

C'est sur le même schéma qu'est construit, mais en contrepoint, le mélodrame en trois actes et à grand spectacle de Ribié et Destival de Brabant intitulé *Le Héros américain*, « remis au théâtre de la Gaîté le 10 Floréal an 13 (30 avril 1805) ». L'intrigue se situe « dans une contrée d'Amérique », une île, lieu paradigmatique de l'utopie et de la robinsonnade : c'est à la lisière de ces deux genres littéraires que la pièce s'inscrit, le lieu restant indéterminé (mais la présence espagnole suggère plutôt les Antilles). On y trouve des lieux communs répandus depuis les *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage*, repris dans le *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot paru en 1796³⁷ : le jeune Kabouc, qui a permis à des Européens d'aborder, de chasser et visiter les cabanes rustiques, nous apprend que « sur ces rives chéries nous sommes tous égaux, sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères³⁸ ». L'île a servi de refuge pour Leonce, soldat espagnol, et sa fille Chestère. Le père a fui quatre ans plus tôt son supérieur Don Diègue, qui courtisait Chestère. C'est ce même Don Diègue qui débarque sur les côtes, et interrompt le mariage de sa promise avec le fils du chef de la tribu au 2^e acte. Revoyant son compatriote avec méfiance, Leonce exprime son rejet de

³⁶ Dumaniant, *Le Français en Huronie* (1787), *op. cit.*, sc. 9, p. 32.

³⁷ Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1961, « Les Adieux du vieillard », p. 465-472.

³⁸ César Ribié et Destival, *Le Héros américain*, 1805, sc. 1, p. 3. Je souligne.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

L'Europe dans un paradoxe révélateur : « Je mourrai libre ici, et ma fille est unie à *ce digne sauvage, qui n'en a que le nom*, et dont j'ai reçu autant de secours que tu m'as fait d'injustice³⁹. » Kabouc fils prouvera à son rival qu'il le surpasse en vertu et mérite la main de son aimée plus que l'Espagnol, qui ne l'envisage que comme une marchandise à la hauteur de son rang (« Ce trésor est à moi, vil sauvage ; sur l'heure il faut le rendre⁴⁰. ») Le chef orgueilleux est alors fait prisonnier puis gracié à condition qu'il ne profane plus cette terre et renonce à ses prétentions ; il repartira bredouille, tandis que les amants couleront des jours heureux dans le cocon de l'île préservée :

D. DIEGUE. – [...] Levez-vous ... la pitié n'est point faite pour des barbares.

KABOUC fils. – Nous, des barbares !

KABOUC père. – Le faux orgueil de tes climats n'en impose pas ici ; tu m'as trop offensé pour que je te pardonne : tu vas périr.

KABOUC fils. – Non mon père, révoquez cet injuste arrêt. Voulez-vous que la postérité accuse un jour votre fils de s'être lâchement vengé ? un ennemi dans les fers flétrit toujours la main qui l'immole. Cet imprudent étranger est venu dans nos forêts, je l'ai reçu comme un frère, je l'ai défendu contre les attaques d'un monstre furieux ; je lui ai offert mon bras, des secours ; enfin je l'ai traité dans toute l'effusion d'un cœur généreux. [...] Qu'il vive, je lui pardonne : il n'était pas aimé. [...]

D. DIEGUE. – Ta clémence m'étonne. Je veux que mes bienfaits, que les nœuds de la plus constante amitié...

KABOUC fils. – Non. L'amitié entre deux rivaux n'est qu'un titre déguisé. Pars, je ne te hais pas : c'est en assez. [...] Chez nous, un ami est plus qu'un parent, et la tendre amitié fait le bonheur d'un peuple sauvage.

D. DIEGUE. – Je pars, pénétré de ta générosité, j'emporte dans mon âme le souvenir de tes exploits, et Don Diègue, tout bouillant, tout impétueux qu'il est, ne rougira jamais d'avouer qu'il te dut en un jour l'exemple de toutes les vertus⁴¹.

Contrairement à la comédie de Dumaniant, la rupture avec la mère-patrie est ici assumée au profit d'une totale acculturation « sauvage ». Ce progrès du primitivisme par rejet de l'Europe porte-t-il la marque des violences de la Révolution ? Rien ne le prouve, mais le choix de rester sur l'île traduit un désir de fuite, exactement contemporain des récits de Chateaubriand et du mélodrame *Robinson Crusoé* de Pixérécourt⁴². Cette évolution de l'usage de l'exotisme américain durant les trois décennies de l'étude révèle pour le moins la nécessité d'historiciser les pièces, dont l'intrigue marque une distance idéologique croissante, voire une partition franche, par rapport au référentiel français des valeurs.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, acte II, sc. 3, p. 10.

⁴¹ *Ibid.*, acte III, p. 12.

⁴² René-Charles Guilbert de Pixérécourt, *Robinson Crusoé*, 1805. Simmonin et Guesdon en tirent la parodie *Robinson cadet* la même année. Sur l'exotisme américain de Chateaubriand, voir Pierino Gallo, *Chateaubriand et l'épopée du Nouveau Monde. Intertextualité, imitations, transgressions*, 2019.

Détours et reflets : histoire, mythe, idéal

Il serait vain de rechercher dans la fiction de la fin du XVIII^e siècle quelque représentation réaliste des Autochtones américains : contrairement aux récits de voyage, les enjeux des romans⁴³, poèmes ou pièces de théâtre ne sont pas ethnographiques, mais sentimentaux, réflexifs et critiques. Tout oppose le Sauvage américain et l'Oriental civilisé : Gilbert Chinard y lisait la ligne de démarcation entre les primitivistes et Rousseau d'une part, et de l'autre Voltaire et les tenants du luxe et du progrès⁴⁴. Dans son *Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Christian Marouby définit le primitivisme comme l'envers de l'utopie ; alors que cette dernière est une création de la conscience européenne, le premier est réactif, provenant de la rencontre déconcertante avec les peuples perçus comme sauvages :

La vision imaginaire à laquelle arrivait l'utopie, et avec elle Hobbes, Buffon et tout le discours dominant, était celle d'une perpétuelle menace de désordre, d'un inévitable retour à la barbarie. Le primitivisme, au contraire, c'est à la fin du même parcours la découverte d'une harmonie originelle, d'un état qui, loin de menacer l'homme d'une chute dans l'animalité, semble le rapprocher de sa perfection, de son humanité même⁴⁵.

La fiction du primitivisme vertueux masque mal l'histoire à l'arrière-plan. Dans un article consacré aux instances médiatrices de l'exotisme et de l'utopie, Jean-Michel Racault observe que, « réduit à la figure abstraite de l'homme universel, le sauvage des Lumières incarne moins l'altérité que le miroir idéal que l'Européen se tend à lui-même⁴⁶ ». Comme le rêve, l'utopie constitue un « exercice mental sur des possibles latéraux⁴⁷ » et joue sur des procédés de confrontation implicite avec la norme, par masque, altération ou renversement. Or il en est de même dans la littérature de fiction américaine de la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'histoire occidentale s'y réfléchit soit par contraste, grâce à des déplacements opérés par la projection uchronique ou le détour mythique, soit par translation analogique entre l'ici et l'ailleurs.

⁴³ Exception de Chateaubriand, qui nourrit ses récits de ses observations lors de son voyage en Amérique, et peut avancer dans la préface de 1805 d'*Atala* : « j'ose dire que la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. », *op. cit.*, p. 151.

⁴⁴ Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*, 1934, p. 223.

⁴⁵ Christian Marouby, *Utopie et primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, 1990, p. 122.

⁴⁶ Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, 2003, p. 368.

⁴⁷ Telle est la définition du « mode utopique » selon Raymond Ruyer, *L'Utopie et les utopies*, 1950, p. 11.

Le premier mode, inédit, est fondé par Mercier dans son roman d'anticipation *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*. Le chapitre « Singulier monument » introduit une lecture allégorique et sensible à partir d'un groupe de marbre représentant l'Humanité affligée, entourée des nations pécheresses qui « demandaient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avaient causées pendant plus de vingt siècles⁴⁸ ». Parmi elles, « La France, à genoux, implorait le pardon de la nuit horrible de la Saint-Barthélemy, de la dure révocation de l'Édit de Nantes, et de la persécution des sages qui naquirent dans son sein⁴⁹ [...] ». Pour renforcer l'horreur de la scène, Mercier imagine en miroir « un marbre veiné de sang » représentant des esclaves mutilés. Mais sur une autre place, tout près, un contrepoint salvateur offre au personnage (et ce faisant, au lecteur) un apaisement après cette vision affligeante : il s'agit du « nègre [...] vengeur du nouveau monde », qui a conquis la liberté des terres d'Amérique – rendant, suivant la loi du Talion, le sang des tyrans colonisateurs à la terre pour nourrir les mânes des esclaves défunts⁵⁰ – afin de restaurer une harmonie naturelle, soulignée par tautologie de la figure dérivative : « Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puisque c'étaient ceux de la nature⁵¹. » Mercier légitime donc la révolte comme salutaire, tandis que la violence peut idéalement se transmuier en concorde, une fois les racines de l'oppression extirpées. La situation de l'Amérique revient dans « Les gazettes » (chapitre 42). Celle de Mexico présente une Amérique du Nord harmonieuse et pacifique, unissant dans un même empire le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque et Saint-Domingue :

Ces vastes États reposent et fructifient dans une concorde parfaite, ouvrage tardif, mais infailible, de la raison. Les fureurs de l'ancien monde, ces guerres puériles et cruelles, l'inutilité de tant de sang répandu, la honte de l'avoir versé, enfin les sottises des ambitieux pleinement démontrées, ont suffisamment instruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguste dieu de leurs contrées⁵².

C'est à un autre idéal, celui d'une épopée des temps moderne, qu'André Chénier se heurte autour de 1784 dans *L'Amérique*, « poème où [il veut] mettre le tableau

⁴⁸ L.-S. Mercier, *L'An 2440* [...], éd. citée, p. 129.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*, p. 131 : « Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans : Français, Espagnols, Anglais, Hollandais, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison et de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendait depuis longtemps, et les ossements de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors et tressaillir de joie. »

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 274-275.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

frappant et rapide de toute l'histoire du monde⁵³ » depuis la chute de l'Empire romain, mais dont n'ont été composés que quelques fragments sur l'histoire de Rome, la guerre de Cent Ans, les guerres de Religion et la Conquête. Aux sources descriptives contemporaines (parfois mentionnées comme *L'Histoire de Kentucke* de John Filson⁵⁴), se mêlent Homère, les tragiques grecs, Ossian, Milton ou le souvenir plus diffus d'Alonso Ercilla, auteur de *La Araucana*, épopée de la conquête du Chili au XVI^e siècle. Plutôt que de répertorier ici les « influences » comme l'a entrepris Élisabeth Quillen – réduite à conclure, déçue, que « l'inspiration de Chénier en ce qui concerne l'Amérique a été semblable à un grand feu de paille, et ce qui devait devenir une épopée de douze mille vers n'est guère qu'un fatras de notes en prose⁵⁵ » –, l'on peut être frappé par le syncrétisme de cette ébauche ambitieuse et avortée, systématisant les déplacements pour penser le présent à la lumière de l'histoire et d'une culture lettrée. Les rares passages versifiés empruntent surtout au mythe antique, notamment à celui d'Œdipe, qui vient opposer à la tentation pastorale une vision ontologique pessimiste, comme un retour du refoulé occidental :

Je voudrais imiter la fin de l'*Œdipe* de Sophocle... On pourrait feindre qu'un jeune homme aurait été se distinguer en Amérique, déshérité par son père qui, se repentant, le chercherait en Amérique. Le fils, sans le connaître, tuerait son père et épouserait sa mère... Cela découvert, il dirait à ses enfants avant de se tuer :

Venez, fils de l'inceste...
Imprimez-vous bien mon visage...
Venez, venez, enfants. Vous tremblez, vous fuyez,
Venez, regardez-moi. Ces traits que vous voyez,
Ce sont ceux d'un méchant, d'un traître, d'un perfide,
D'un fils incestueux et d'un fils parricide⁵⁶ !...

Ce syncrétisme mythologique et culturel emblématique de l'esthétique d'André Chénier⁵⁷ révèle une tension entre primitivisme et contemporanéité ; l'on trouve par exemple une condamnation de l'esclavage, inspirée de Montesquieu, Diderot et Raynal, mais confiée aux mânes de Christophe Colomb. De même, il est révélateur que le récit de la Saint-Barthélemy soit réservé à un protestant réfugié en Amérique « pour y vivre

⁵³ André Chénier, *L'Amérique*, 1958, p. 424.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 417-418.

⁵⁵ Élisabeth Quillen, *L'Angleterre et l'Amérique dans la vie et la poésie d'André Chénier*, 1982, p. 91.

⁵⁶ A. Chénier, *L'Amérique*, op. cit., p. 434.

⁵⁷ Édouard Guitton, *Physionomie(s) d'André Chénier*, 2005, p. 49 : Chénier pensait, au sujet de l'Amérique : « Même quand nous traçons des tableaux et des caractères modernes, c'est d'Homère, de Virgile, de Plutarque, de Tacite, de Sophocle, de Salluste, d'Eschyle qu'il nous faut apprendre à les peindre. »

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

tranquille et en sauvage ; une espèce de Timon le misanthrope⁵⁸ » : Chénier se démarque de *La Henriade*, où Voltaire chargeait Henri de Navarre de raconter ce massacre à la reine Élisabeth d'Angleterre. Même inaboutie, l'expérience de pensée américaine s'inscrit dans la mouvance critique de la société contemporaine hantée par son passé, qui se répand à la veille de 1789.

« Les débuts de la Révolution voient l'apothéose du Sauvage américain, homme politique, homme policé, homme modèle », observe Pierre Peyronnet⁵⁹. Cette valorisation peut se passer de la présence d'Occidentaux : il suffit qu'un conflit entre deux tribus métaphorise les tiraillements de la société française, comme dans *Les Sauvages civilisés ou Le Roi bienfaisant* où s'opposent Chérokis (projections du tiers état ?) et Illinois (noblesse et clergé ?), ces derniers étant divisés entre ceux qui refusent la paix de compromis (les Osages et quelques Illinois comme Alphanor), et ceux qui l'approuvent, tel Roanoke. « Les Sauvages Américains ne ressemblent pas mal aux Français policés », indique l'auteur dans la préface : « Qui, par exemple, dans les Osages ne reconnaîtra pas les Aristocrates, et dans Roanoke la véritable Noblesse de cet Empire ? Voltaire a dit : *Le premier qui fut roi fut un soldat heureux*⁶⁰. » Le troisième acte achève et sublime les dissensions françaises transférées sur les Illinois : l'éclairé Roanoke tue Alphanor, tandis que les « barbares Osages » sont condamnés à remplacer les esclaves africains, occasion d'appeler les Européens à abolir « un indigne servage⁶¹ ». Fils du roi mort au combat avant le lever du rideau, Idamir est élu par le peuple, au nom de sa vertu et de l'amour qu'on lui porte : il incarne le modèle du roi clément et éclairé, double idéal de Louis XVI – l'auteur lui attribue les propos de ce dernier à Cherbourg : « Vive mon peuple ! mes enfants⁶² ! » Le pontife Otambo, chef des vieillards, actualise la maxime de Voltaire dans une veine sentimentale : « Le premier qui fut Roi ne fut pas conquérant, / Peut-être il fut soldat, mais soldat bienfaisant⁶³ ». Le refrain final célèbre le vœu de concorde dans un serment adressé au

⁵⁸ A. Chénier, *L'Amérique*, op.cit., p. 423.

⁵⁹ Pierre Peyronnet, « Un personnage américain dans le théâtre français des XVII^e et XVIII^e siècles : le Sauvage », 1977, p. 47.

⁶⁰ [Anonyme], *Les Sauvages civilisés ou le Roi bienfaisant*, 1789. La citation de Voltaire provient de sa tragédie *Mérope* (1743), acte I, sc. 4.

⁶¹ *Ibid.*, acte III, p. 39-40. L'esclavage reste en vigueur jusqu'au 16 pluviôse an II (4 février 1794) et sera rétabli le 20 mai 1802. Voir Jean Ehrard, *Lumières et Esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*, 2008.

⁶² *Ibid.*, p. 41.

⁶³ *Ibid.*

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Soleil et les derniers vers du chœur fédérant les tribus en nation insistent sur la dimension universelle du message d'égalité et de fraternité : « Qu'en Europe et dans nos forêts / L'homme dans l'homme trouve un frère⁶⁴. » L'Amérique réfléchit ici l'idéal de la France régénérée.

Conclusion : l'Amérique et les ailleurs

Pour les auteurs français du XVIII^e siècle finissant, l'Amérique septentrionale est un ailleurs construit sur le fantôme de la Nouvelle-France, mieux connu grâce aux études, aux témoignages et aux luttes d'influence géopolitiques qui s'y manifestent. Dans les œuvres fictionnelles, elle sert de miroir à la France qui y projette ses fantasmes et ses doutes, suscitant des émotions contrastées : admiration et indignation, attendrissement, mais aussi espoir de régénération et modèle politique⁶⁵. Par son dispositif collectif et public, le théâtre rend davantage visible et sensible le processus herméneutique qui mêle fiction et histoire, imaginaire et critique. Sur le principe, il n'est guère de différence fonctionnelle entre l'exotisme américain et les autres (oriental, africain, caribéen ou polynésien), parce que le mode de projection imaginaire importe plus que le cadre lui-même. La preuve en est la transposition de l'histoire d'Asgill par Billardon de Sauvigny, chantre bien connu de l'Amérique du Nord au théâtre, dans une Tartarie de pacotille sous le titre *Abdir*, sollicitant la faculté de décodage des spectateurs à travers des personnages à clé (Abdir / Asgill ; Nouddy / Huddy ; Wazirkan, / Washington ; Nangès / Anglais ; monarque persan / Louis XVI⁶⁶). Brecht tirera profit d'une analogie similaire, par exemple dans *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. On pourrait analyser de même les autres transpositions de la Révolution, dans le « Couronnement de Tarare » ajouté par Beaumarchais en 1790 à son opéra oriental, dans la tragédie *Pierre le Grand* de Bouilly, où le lecteur est invité à projeter l'attitude réformiste de Louis XVI et

⁶⁴ *Ibid.*, p. 42-43.

⁶⁵ Voir sur ce point l'étude de Durand Echeverria, *Mirage in the West. A History of the French Image of American Society to 1815*, 1957.

⁶⁶ La pièce n'a pas été conservée. *Abdir* eut quatre représentations à la Comédie-Française entre le mercredi 26 janvier 1785 et le 12 février ; dès la deuxième, l'auteur avait réduit son drame de quatre à trois actes pour l'alléger. Voir la *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790*, 1877-1882, t. XIV, p. 97-103.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

Necker, ou encore dans la lune de Nicodème chère au « Cousin Jacques », apôtre de la « Révolution pacifique⁶⁷ ».

Mais cette analyse doit être précisée et nuancée, sans quoi l'espace nord-américain n'offrirait qu'un décor interchangeable et creux. Quelle est donc la spécificité de l'Amérique septentrionale, où des Européens se sont durablement installés, par rapport aux autres imaginaires exotiques ? En les comparant, une spécialisation thématique des espaces s'esquisse : ainsi, l'Afrique et Saint-Domingue captent l'essentiel des sujets portant sur l'esclavage, quoique les « nègres » soient réduits jusqu'à la Révolution « à l'état de poupée exotique et folklorique⁶⁸ ». Les représentations de l'Amérique du Nord, à la fin du siècle, semblent polarisées par l'émancipation des États-Unis ; elles se chargent de signes politiques, tandis que l'Éden pastoral élargit ses champs. Cependant, les Hurons du théâtre ne se réduisent pas à un fade exotisme « prétexte au rêve » et propice aux « niaiseries », comme le jugeait Pierre Peyronnet⁶⁹ : nous avons mis en évidence par quels procédés l'actualité les colore, selon des intentions critiques ambivalentes. D'un côté, l'Amérique du Nord incarne alors la double promesse d'une aurore et d'une régénération pour l'Europe ; d'un autre, sa « nature » présente aussi des images de violence dans l'histoire, comme la révolte fatale des Natchez contre les colons de la Louisiane (que Chateaubriand situe en 1727), possible projection métaphorique des reclassements sociaux des Français, de l'aliénation et des affres de la guerre civile, extrêmement sensibles pour les émigrés en proie au désenchantement, ce « mal du siècle » fruit de la Révolution. Avec le cycle des *Natchez*, *Atala* et *René*, Chateaubriand, marqué par la mort qui frappe sa famille et son exil en Angleterre, exprime le traumatisme de cette crise tout à la fois intime et politique⁷⁰. C'est donc une politisation accrue qui sourd dans les fictions américaines françaises au tournant du siècle, devant les attraits et les risques de la démocratie, pour

⁶⁷ Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, *Tarare*, 1988 ; Jean-Nicolas Bouilly, *Pierre le Grand*, 1790 ; Louis-Abel Beffroy de Reigny, *Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique*, 1791.

⁶⁸ Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, 1998, p. 106.

⁶⁹ P. Peyronnet, « Un personnage américain [...] », p. 49.

⁷⁰ C'est ce qu'exprime le narrateur dans l'épilogue d'*Atala*, qui rejoint par bien des égards l'auteur lui-même : « Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. » Voir Claude Reichler, « Le deuil et l'enchantement dans les textes américains », 1994, p. 155-175, et François Vanoosthuyse, « Le thème funèbre dans le cycle des *Natchez*. Un problème d'interprétation », 2015, p. 105-120.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

l'individu comme pour la société. Dans l'introduction de ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Hegel verra encore dans l'Amérique « un pays [*sic*] de rêve pour tous ceux que lasse le magasin d'armes historiques de la vieille Europe⁷¹. »

⁷¹ Cité par Christine Fauré et Tom Bishop, « L'Amérique des Français. France-États-Unis », 1992, p. 12.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus historique :

- [ANONONYME], *Les Sauvages civilisés ou le roi bienfaisant*, opéra national, Paris, Godefroy, 1789.
- BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin Caron de, *Tarare*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1988 [P. et J. LARTHOMAS (éds.)].
- BEFFROY DE REIGNY, Louis-Abel dit « Cousin-Jacques », *Nicodème dans la lune ou la Révolution pacifique*, folie en prose et en trois actes, Paris, chez l'auteur, 1791.
- BILLARDON DE SAUVIGNY, Edme-Louis, *Hirza*, Paris, Veuve Duchesne, 1767.
- BOUILLY, Jean-Nicolas, *Pierre le Grand*, comédie en 4 actes et en prose, musique de M. Grétry, Tours, Legier, 1790.
- CARRION-NISAS, Henri, *Montmorenci*, tragédie, Paris, Duval, an XI-1803.
- CASTERA, Jean-Henri, *Les Baisers de Zizi*, poème, Paris, Royer, 1786.
- CHATEAUBRIAND, François, *Atala / René*, Paris, Pocket (Pocket Classiques), 1999 [G. GENGEMBRE (éd.)].
- CHATEAUBRIAND, François, *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, Paris, Garnier, (Le Livre de Poche), 1989 [J.-Cl. BERCHET (éd.)].
- CHAVANNE DE LA GIRAUDIERE, L. de, *L'Amérique délivrée, esquisse d'un poème sur l'indépendance de l'Amérique*, 2 t., Amsterdam, Crajenschot, 1783.
- CHENIER, André, *L'Amérique*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1958 [G. WALTER (éd.)].
- CHENIER, Marie-Joseph, *Charles IX ou l'École des rois*, tragédie, dans *Théâtre*, Paris, GF Flammarion, 2002 [G. AMBRUS et F. JACOB (éds.)].
- DE BELLOY, Pierre-Laurent dit Dormont, *Le Siège de Calais*, London, MHRA (Phoenix), 2014 [L. CONNORS (éd.)].
- DIDEROT, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Classiques Garnier, 1961 [P. VERNIERE (éd.)].
- GRIMM, Friedrich-Melchior, DIDEROT Denis, MEISTER, Jakob Heinrich *et alii*, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790*, 15 vol., Paris, Garnier frères, 1877-1882 [M. TOURNEUX (éd.)].
- LE BARBIER, J. L., *Asgill*, drame en cinq actes, en prose, Paris, Cailleau, 1785.
- DUMANIANT, Antoine-Jean Bourlin dit, *Le Français en Huronie*, comédie en un acte et en vers, 1778, [en ligne] : <<http://www.theatre-classique.fr>> [S. COTE (éd.)].
- DUMANIANT, Antoine-Jean Bourlin dit, *Le Français en Huronie*, comédie en un acte et en vers, 1787, [en ligne] : <<http://www.theatre-classique.fr>> [S. COTE (éd.)].
- FRANKLIN, Benjamin, *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale*, s.l., 1784.
- MARIVAUX, Pierre Carlet Chamblain de, *Le Petit-Maître corrigé*, dans *Théâtre complet*, t. II, Paris, Classiques Garnier, 1968 [F. DELOFFRE (éd.)].
- MARSOLLIER DES VIVETIERES, Benoît Joseph, et Nicolas DALAYRAC, *Asgill ou le Prisonnier de guerre*, drame lyrique en un acte et en prose mêlé d'ariettes, Paris, Brunet, 1793.
- MARSOLLIER DES VIVETIERES, Benoît Joseph, et Nicolas DALAYRAC, *Arnill ou le Prisonnier américain*, comédie en prose, en un acte, Paris, Barba, 1797.
- MERCIER, Louis-Sébastien, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* [1771], Paris, La Découverte (Poche), 1999 [Chr. CAVE et Chr. MARCANDIER (éds.)].

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

- MONTAIGNE, Michel Eyquem seigneur de, *Essais*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1962 [A. THIBAUDET et M. RAT (éds.)].
- PIXERECOURT, René-Charles Guilbert de, *Robinson Crusoé*, Paris, Barba, 1805.
- RAYNAL, Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Amsterdam [Paris], 1773.
- RIBIE, César et DESTIVAL, *Le Héros américain*, mélodrame en 3 actes, à grand spectacle, orné de pantomimes, danses, combats, etc., Paris, Fages, 1805.

Corpus critique :

- CHALAYE, Sylvie, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- CHINARD, Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles* [1914], Paris, Droz, 1934.
- DZIEMBOWSKI, Edmond, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept Ans*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC n°365), 1998.
- ECHEVERRIA Durand, *Mirage in the West. A History of the French Image of American Society to 1815*, Princeton, Princeton University Press, 1957.
- EHRARD, Jean, *Lumières et Esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*, s.l., André Versaille éditeur, 2008.
- FAURE, Christine et BISHOP, Tom, « L'Amérique des Français. France-Etats-Unis », dans Christine FAURE et Tom BISHOP (dir.), *L'Amérique des Français*, Paris, François Bourin, 1992, p. 9-13.
- FAÏ Bernard, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)* [1925], New York, Burt Franklin, 1968.
- FOUCAULT, Michel, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France, 1976*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil (Hautes Études), 1997.
- GALLO, Pierino, *Chateaubriand et l'épopée du Nouveau Monde. Intertextualité, imitations, transgressions*, Paris, Eurédit, 2019.
- GRIEDER, Josephine, *Anglomania in France, 1740-1789. Fact, Fiction and political Discourse*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire), 1985.
- GUITTON, Édouard, *Physionomie(s) d'André Chénier*, Orléans, Paradigme, 2005.
- LILTI, Antoine, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard (L'épreuve de l'histoire), 2014.
- MAROUBY, Christian, *Utopie et primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990.
- PERCELLET, Jean-Pierre, *L'Héritage classique : la tragédie entre 1680 et 1814*, Paris, H. Champion, 2004.
- PEYRONNET, Pierre, « Un personnage américain dans le théâtre français des XVII^e et XVIII^e siècles : le Sauvage », *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976)*, Genève, Droz, 1977, p. 37-49.
- QUILLEN, Élisabeth, *L'Angleterre et l'Amérique dans la vie et la poésie d'André Chénier*, Berne et Francfort, Peter Lang (Publications Universitaires Européennes), 1982.
- RACAULT, Jean-Michel, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003.

In : *Rêver le Nouveau Monde. L'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Sébastien Côté, Pierre Frantz & Sophie Marchand (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « L'Archive littéraire au Québec », 2022, p. 183-203.

- REICHLER, Claude, « Le deuil et l'enchantement dans les textes américains », dans Jean-Claude BERTHIER et Philippe BERTHIER (dir.), *Chateaubriand, le tremblements du temps*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, p. 155-175.
- REY, Alain (dir.), « Exotique », *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, p. 761.
- RUYER, Raymond, *L'Utopie et les utopies*, Paris, PUF, 1950.
- VANOOSTHUYSE, François, « Le thème funèbre dans le cycle des *Natchez*. Un problème d'interprétation », *Orage. Littérature et culture*, 2015, n°14 : « Le tragique moderne », p. 105-120.